Voix de femmes, voix critiques, sourds et muets

Claudine Potvin

Volume 24, numéro 1 (70), automne 1998

Yves Préfontaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201415ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201415ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1998). Compte rendu de [Voix de femmes, voix critiques, sourds et muets]. *Voix et Images*, 24(1), 193–196. <https://doi.org/10.7202/201415ar>

Féminismes

Voix de femmes, voix critiques, sourds et muets

Claudine Potvin, Université de l'Alberta

Tout contre l'histoire et la tradition, et parallèlement distante, la voix des femmes s'inscrit en dissidence par rapport au discours, mais n'en cherche pas moins à créer des harmonies qui l'incluent. D'où le « contre-voix » du titre, le « contre-poids » et le « contrechamp/chant » des textes. En ce sens, ce recueil d'essais de Lori Saint-Martin tombe à pic¹. Au

moment où l'on fait de plus en plus allusion au postféminisme, terme piégé s'il en est un comme le souligne l'auteure, en ce qu'il « masque la réalité sociale » (p. 236), il faut tout de même signaler que nous n'en sommes pas encore au « post », loin de là. Ce soi-disant courant renvoie bien sûr à une pseudo-égalité des sexes que le nouveau millénaire et un

mouvement féministe dorénavant considéré anachronique affirment et qu'un effet de fatigue confirme. Ironiquement, je reviens d'une conférence au cours de laquelle une jeune étudiante s'est approchée de moi pour me rappeler que le féminisme n'est plus vraiment nécessaire et qu'il est peut-être temps de changer le discours répétitif que la critique au féminin véhicule. Ces commentaires que j'entends régulièrement réaffirment au contraire la pertinence d'ouvrages comme celui de Lori Saint-Martin et l'importance de continuer à parler des textes de femmes, de ce qu'ils signifient, de leur manière de représenter le monde, de faire entendre toutes ces voix. L'alternative reste bien pauvre. Accepter de jumeler notre discours à ces voix sourdes et muettes reviendrait à se situer au diapason de l'autre et à nier l'écriture des femmes, écriture plurielle dont on n'a pas fini de parler.

Lori Saint-Martin offre dans son livre un regard critique et théorique sur la littérature québécoise à partir de l'examen de trois pôles : la théorie de l'écriture au féminin, l'analyse de certains discours masculins à propos des femmes et l'étude d'écrits contemporains de femmes. Dans la première partie, Saint-Martin s'interroge sur les rapports entre l'écriture au féminin et la réalité des femmes, l'exclusion de celles-ci dans la pensée littéraire, les conditions de production et de réception de leurs textes, les richesses et les limites de la critique au féminin (tendance à l'essentialisme et à l'universalité entre autres). Tout au long de son ouvrage, Lori Saint-Martin pose ces questions avec beaucoup de lucidité et insiste sur la nécessité de re-

penser l'écriture au féminin à partir de la réalité quotidienne des femmes. Ainsi, lorsqu'elle demande si cette écriture peut changer le monde et si la parole des femmes est révolutionnaire (chap. II), questions essentielles puisque toute la réflexion féministe s'inscrit dans ce désir de changement et de renouvellement de la pensée masculine et des conditions de vie, l'auteure reprend à son compte un travail de transformation et de construction des savoirs, une épistémologie du mot/discours « femme ». Dans ce contexte, son excellente critique de *Sexes et genres à travers les langues*, étude sur la sexuation des discours dirigée par Luce Irigaray (chap. III), montre bien que, sur le plan de la méthodologie et de l'interprétation, à moins d'une rigueur analytique absolue, on obtient des résultats peu crédibles qui ne permettent certes pas de classer, de qualifier, et encore moins de définir la « langue » des femmes. S'attaquer à une représentation de la pensée féministe européenne ne va pas de soi. L'étude minutieuse et détaillée de Lori Saint-Martin réussit à nous convaincre du bien-fondé de ses objections et nous rappelle que « penser n'est jamais neutre », concept cher à Irigaray qui semble pourtant l'avoir oublié dans l'élaboration de sa recherche collective. Saint-Martin a l'avantage de jouer à la fois sur le plan des théories littéraires féministes nord-américaine et française, ce qui tend à enrichir sa vision critique.

Dans la deuxième partie de *Contre-voix*, l'auteure s'intéresse à des écritures masculines. Comme elle l'avoue elle-même, les critiques féministes, au cours des dernières années, ont délaissé ce champ au profit de

l'étude d'écrits au féminin, mais ses travaux témoignent ici d'un désir de manifester une forme de résistance ou d'indignation, un refus de se confiner dans un silence d'approbation, bref « une volonté de ne pas consentir » (p. 10). Des trois essais qui composent cette partie, le premier discute, à partir d'un examen de la rhétorique d'idéologues québécois de la première moitié du vingtième siècle (Paquet, Bourassa, Tessier, Magnan, etc.), de la construction de la femme/mère mythique (chap. IV); le deuxième propose, à travers les fantasmes du viol et du meurtre dans quelques fictions contemporaines (Godbout, Aquin, Beaulieu), une mise en place du corps/objet, corps féminin mis à mort dans le but d'assurer la « libération » de l'homme (chap. V). Ces analyses montrent bien que « le fantasme n'est pas innocent » (p. 97), que « la responsabilité de l'écrivain ne peut être éludée, ni celle du ou de la critique » (p. 10); de plus, tous ces textes imprégnés de misogynie disent bien que le discours sur la sexualité et le rôle des femmes (fût-il fictif) est tributaire de leur position de sujets et de leur faculté d'agir dans (et de transformer) l'ordre du symbolique. Par contre, bien qu'il soit d'un intérêt certain et qu'il s'agisse d'une forme de lecture que la science fait du féminin, le troisième chapitre de ce second volet, qui porte sur les nouvelles technologies de reproduction, cadre plutôt mal dans cet ouvrage qui traite exclusivement d'écrits littéraires (chap. VI). On s'explique difficilement sa présence dans ce recueil; il aurait sans doute mieux valu placer cet essai dans un autre contexte.

La troisième partie de *Contre-voix* comprend à elle seule sept étu-

des portant tantôt sur des auteures de la génération des féministes radicales des années soixante-dix (Louky Bersianik, Nicole Brossard, Daphne Marlatt) ou des écrivaines plus récentes, tantôt sur ce que Lori Saint-Martin a nommé la fiction métaféministe (Louise Bouchard, Monique Proulx, Anne Dandurand). Ailleurs, elle déconstruit des archétypes de la littérature universelle (la sorcière, la prostituée) dans des textes écrits autant par des hommes que par des femmes, textes historiquement et/ou théoriquement marqués (chap. IX et X). En dernier lieu, on trouvera dans cet ouvrage deux études de nature thématique, soit la représentation de la langue maternelle et celle de la ville (chap. XI et XII). Dans tous les cas, il apparaît évident, dans l'ensemble des textes étudiés par Saint-Martin, que la sexuation joue un rôle primordial dans les rapports à la ville, au langage, à la folie, à la peur, au pouvoir, à la représentation. Je signale en particulier son article sur l'ironie féministe dans *L'Euguélienne*, dans lequel elle interroge des stratégies textuelles comme la parodie et la satire (chap. VII). Tenant le roman de Bersianik pour un roman à thèse qui se donne comme une réécriture des grands textes hégémoniques qui ont consacré l'oppression des femmes dans le passé, Lori Saint-Martin nous met en garde contre les dangers et les limites de la parodie. Résistance, remarque-t-elle, n'implique pas transgression. Ce texte bible, si l'on songe à l'époque où il fut publié et à sa réception, au lieu d'effectuer une véritable révolution féministe langagière, continuerait, selon Lori Saint-Martin, de travailler le discours tenu sur les femmes au lieu de faire entendre leurs propres voix.

Bien sûr, l'auteure n'est pas dupe et place le roman de Bersianik dans le contexte de l'époque. Mais jusqu'à quel point l'acte de re-lire l'autre suppose-t-il une complicité? Faudrait-il abandonner tout commentaire historique? Le postmodernisme nous a permis de développer une relation non pas nostalgique mais critique face au passé. Peut-il y avoir réappropriation du centre dans les marges à partir d'une reformulation des frontières? Saint-Martin prend maintes précautions et une certaine distance face au texte, mais le malaise ne se dissipe pas totalement. On sent que le texte l'agace mais qu'elle ne peut escamoter totalement ces questions. Transformée en pamphlet, la fiction féministe perd de sa force, mais la position de combat est-elle inévitable?

Toutefois, un travail comme celui que Saint-Martin effectue sur l'écriture de Brossard et de Marlett s'avère beaucoup plus convaincant (chap. VIII). La connaissance approfondie et évidente des œuvres et l'examen fouillé du langage des deux écrivaines débouchent sur une lecture comparatiste fort intéressante, centrée en partie sur l'imagerie spatiale et les jeux multiples de la réalité et de la fiction. Il faut souligner également le dernier essai qui porte sur trois romans métaféministes (chap. XIII). Puisqu'il est question d'écriture au féminin (et dans plusieurs cas féministe), ces récits sur lesquels se pen-

che Lori Saint-Martin permettent d'intégrer nombre de fictions des années quatre-vingt qui, bien que de nature introspective et apolitique et ne correspondant pas aux romans de nature féministe antérieurs, «ouvrent de nouvelles perspectives sur les femmes, le langage et la société, sur les mères et les filles, sur la sexualité et l'identité» (p. 266). Or, ces écrits n'en reprenaient pas moins également les préoccupations qui animaient la réflexion des années soixante-dix. Il est donc heureux que Saint-Martin s'attarde à quelques-unes de ces nouvelles écrivaines en les situant dans ce contexte pour éviter de galvauder ce terme de postféminisme à tout venant.

Bref, *Contre-voix* fait preuve d'une démarche critique rigoureuse et ajoute une réflexion éclairante sur la littérature québécoise. *Contre-voix. Essais de critique au féminin* répond à un besoin, celui de témoigner du fait que, même si elles continuent de se parler surtout entre elles (d'où certains cours, colloques, revues, presque exclusivement féminins), les femmes écrivent, publient, et leurs écrits font l'objet d'analyses et de lectures sérieuses. Nous savons tous à quel point l'institution littéraire fait encore la sourde oreille et préfère ne pas en parler.

1. Lori Saint-Martin, *Contre-voix. Essais de critique au féminin*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, 294 p.